

LETTRES  
HISTORIQUES,  
POLITIQUES  
ET  
CRITIQUES,  
SUR LES EVENEMENTS,  
QUI SE SONT PASSES DEPUIS 1778  
JUSQU'A PRESENT.

---

RECUEILLIES ET PUBLIEES.

PAR UN HOMME DE LETTRES QUI N'EST  
D'AUCUNE ACADEMIE, NI PENSIONNE  
PAR AUCUN ROI, REPUBLIQUE, VISIR  
OU MINISTRE QUELCONQUES.

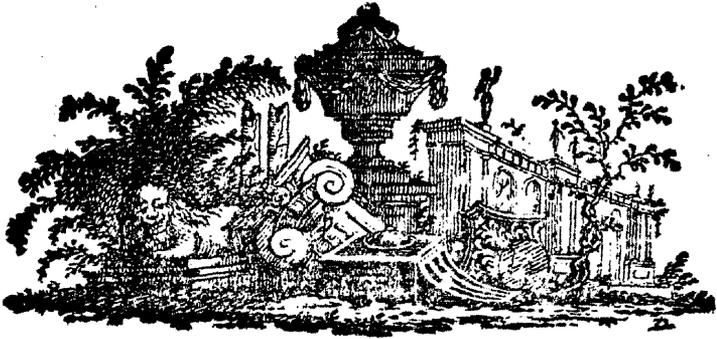
*Veritas amicos, potius quàm odium  
parere deberet.*

TOM. III.

---

A LONDRES  
DE L'IMPRIMERIE D'UN MINISTRE DISGRACIE.  
1788.





AVERTISSEMENT  
DE  
L'ÉDITEUR.

*Malgré toute l'envie qu'on a de satisfaire la curiosité des Lecteurs en donnant la continuation de ces lettres, on les prévient que les frais d'impression & autres qu'elles occasionnent ne sont point encore remplis par la recette; le nombre des*

des souscripteurs n'étant que de sept  
cens, & il en faut au moins mille pour  
payer les dépenses & les honoraires de  
ceux qui coopèrent à la rédaction de cet  
ouvrage. On prie ceux qui désireront de  
se le procurer de vouloir bien souscrire,  
soit chez Mr. Roux, libraire à Mas-  
tricht, soit chez M. le Roux, libraire  
à Mayence. On fera paroître le qua-  
trième volume au mois de Décembre pro-  
chain, si, d'ici à la fin de Novembre, la  
souscription est remplie jusqu'à mille seu-  
lement: sans cela, l'ouvrage ne pourra  
être continué. Les volumes qui suivront,  
offriront des choses du plus grand in-  
térêt. Les circonstances ne feront rien  
changer au plan du rédacteur, qui se  
fait un devoir de dire la vérité sur tous  
les personnages dont il aura à parler;

tou-

*toujours disposé à rendre justice à qui il appartiendra, sa plume ne se permettra jamais la louange peu méritée, ni la calomnie contre qui que ce soit. Il présentera les faits tels qu'ils sont, sans y rien changer, & observera toujours la plus grande impartialité.*

*Une des raisons encore qui font desirer à l'éditeur de ces lettres, d'avoir un nombre suffisant de souscripteurs, c'est la crainte qu'il a d'une contrefaçon, contre laquelle il ne réclamera point; car il est permis à tout imprimeur de contrefaire un livre, comme à un peintre de copier un tableau. Les auteurs ont tort de se récrier à ce sujet; ils sont les premiers à habiller de neuf les auteurs anciens. Les libraires, de leur côté, font*  
*rém-*

*réimprimer un livre qui a eu du succès; ils ont raison, c'est le seul moyen qu'ils aient de réparer les pertes qu'ils font avec certains ouvrages, dont le débit n'a pas répondu à leur attente. Le rédacteur de ces lettres, pour ne point s'attirer de reproches de leur part, a fait jusqu'à présent imprimer ses ouvrages à ses frais, & il se charge d'envoyer lui-même chez l'épicier ceux que le public ne jugera dignes que de servir d'enveloppe....*





## LETTRE I.

DE BERLIN, le 28 Mai 1779.

*Du Comte de.... à M. de....*

Hier sur les deux heures de l'après-midi, nous vîmes arriver ici notre auguste monarque. Je ne pourrois, Monsieur! vous faire qu'une peinture imparfaite de la joye qu'a causé le retour de S. M. Si votre nation a de l'enthousiasme pour ses maitres, nous ne lui cédon's en rien de ce côté. Tous les habitans des environs de cette capitale, & même de vingt lieues à la ronde, s'étoient rendus ici; la foule étoit immense partout où le Roi a passé. S. M. étoit accompagnée du prince-héreditaire de Brunsvic; elle a paru sensible aux démon'strations d'allégresse que son peuple a témoignées. On m'a assuré qu'en descendant au château, quelques larmes ont coulé de ses yeux.

Comme le Roi étoit un peu fatigué, il n'a voulu dîner qu'avec son compagnon

de voyage , son frere le prince Ferdinand & quelques généraux. L'après-midi , il a fait une visite à la Reine , & aujourd'hui il a été voir sa sœur la princesse Amélie. S. M. est partie pour Charlottenbourg , où elle restera jusqu'au deux du mois prochain ; ensuite elle reviendra à sa retraite philosophique de Sans-Souci pour y caresser de nouveau les muses , que ce monarque appelle ses maîtresses les plus fideles.

Le prince de Repnin a accompagné le Roi jusqu'à Francfort-sur l'Oder. Là il a pris congé de S. M. pour retourner par la Prusse occidentale à Pétersbourg. Le comte de Finkenstejn & M. de Hertzberg , ainsi que les ministres étrangers qui avoient suivi le Roi à Breslaw , sont aussi de retour. Voila enfin cette guerre pour la Bavière terminée aussi glorieusement qu'il étoit possible , & sans qu'il en ait coûté beaucoup de sang. A vous dire vrai , nous n'en sommes point du tout fâchés. On n'accusera pas cette fois notre monarque d'avoir pris les armes par  
des

( 3 )

des vues intéressées ; il a tout sacrifié pour le soutien & la défense de la constitution germanique, & le succès a couronné ses efforts généreux. Lorsqu'on lui parle de cette campagne, il répond : *C'est une partie d'échecs que j'ai faite avec l'Empereur. Elle a été remise.*

Nous allons encore avoir des changemens dans notre tactique. Le Roi n'a pas été content de la manière dont ses troupes ont manœuvré en Bohême ; il prétend qu'il auroit été possible d'en venir à une action. J'ai parlé à des officiers, qui m'ont dit que les troupes autrichiennes étoient bien plus manœuvrières qu'en 1757, & qu'elles avoient profité des leçons que nous leur avons données alors ; qu'il étoit vrai que l'armée de Saxe combinée avec la nôtre avoit fait des fautes & qu'elle auroit pu effectuer la jonction avec l'armée du Roi ; que le général Laudhon avoit donné plusieurs fois prise sur lui, sans qu'on eut su tirer parti de cet avantage & mettre à profit les circonstances favorables qui se sont

présentées. Quelques généraux, à qui on attribue les fausses manœuvres qui se sont faites, sont tombés en disgrâce; il n'y a que le général de Möllendorff dont le Roi paroisse content. Cet officier jouit dans ce moment de la plus haute faveur; S. M. lui destine, dit-on, un poste des plus importans, en récompense de ses services. On présume qu'il s'agit du gouvernement de Berlin. Le général d'Anhalt est toujours en défaveur; on ne croit pas qu'il recouvre jamais les bonnes-graces du monarque.

Tous nos militaires sont désespérés d'être obligés d'apprendre de nouveau leur métier. Pour moi, je crains bien qu'à force de vouloir perfectionner l'art de tuer méthodiquement les hommes, on ne retombe dans la barbarie dont on est sorti. Je préférerois qu'on inspirât à nos soldats plus de patriotisme, & qu'on n'en fit pas de simples machines dont tous les mouvemens sont réglés comme ceux d'une figure automate, & qui doivent attendre avec une constance & un sang-froid stupi-

stupides leur destruction, lorsqu'un général maladroit les expose au feu meurtrier d'une batterie de canon. Je suis & je ferai toujours de l'avis de votre Maréchal de Saxe, qui disoit que le métier de la guerre ne consistoit que dans l'agilité & les jambes des soldats.

Dans les trois dernières guerres que nous avons eu à soutenir contre la maison d'Autriche, l'avantage a presque toujours été de notre côté, parce que nous opposions aux autrichiens des manœuvres qu'ils ne connoissoient pas. Ils ont été longtems avant de pouvoir comprendre notre marche oblique, & cette colonne marchant par échelons, qui fondant sur l'ennemi, au moment où il s'y attendoit le moins, l'attaquoit en même tems par le front & par le flanc, & le battoit complètement, avant qu'il eut eu le tems de se reconnoitre. Cependant, malgré les progrès qu'a fait la tactique autrichienne, l'Empereur n'a pas voulu se présenter en bataille rangée dans la plaine; il a craint l'habileté de Frédéric. Ce jeune

monarque a, selon moi, très sagement fait de prendre la position de Königgrätz; il a acquis autant de gloire en y attendant son adversaire, que s'il eut gagné une bataille. J'aurois été curieux de savoir quel étoit le plan que le Roi avoit formé pour la seconde campagne; mais c'est un secret qui n'est connu, dit-on, que du Prince-Royal de Prusse & du général de Möllendorff, & dont on se propose de faire usage, si une seconde guerre pour la Bavière venoit à avoir lieu.

Nos gardes-du corps & notre régiment de gendarmes sont de retour. Les troupes franches qui avoient été levées par le général Hordt au commencement de cette guerre, viennent d'être licenciées. Ceux qui voudront continuer de servir feront les maîtres de se rengager dans nos régimens; les autres seront employés au défrichement des terres; le Roi pourvoira à leurs premiers besoins, afin qu'ils soient en état de pouvoir travailler. Quarante nouveaux villages vont être bâtis pour y mettre des „colonistes.

Con-

Convenez, Monsieur! que peu de souverains en Europe sont en état de faire ce qu'a fait notre monarque. Il met deux cens mille hommes en campagne pour soutenir la cause d'un co-état de l'empire qu'on vouloit opprimer; pour faire marcher & entretenir une armée aussi formidable, il n'a recours à aucun subside extraordinaire, il ne fait aucun emprunt, point d'augmentation dans les impositions; son trésor seul suffit à des dépenses aussi considérables. De retour dans ses états; après avoir terminé une guerre juste par une paix glorieuse, il s'occupe des moyens de remplir le vuide que cette première campagne a fait dans la population. Il fonde de nouvelles colonies; pour y fixer les étrangers qu'il ne peut plus employer dans le militaire, il leur fournit tout ce dont ils ont besoin pour y former des établissemens, il les fait jouir de tous les avantages qui peuvent leur faire chérir la nouvelle patrie qu'ils se sont choisie. Pourquoi, dans un aussi beau pays que le vôtre, n'employe-t-on pas de pareils moyens? Avec autant de ressources

que vous en avez, il me semble que vous pourriez attirer chez vous la moitié de notre allemagne, dont certains cantons n'offrent pas à ceux qui cultivent les terres le produit qu'ils pourroient attendre de leurs travaux. J'ai parlé à plusieurs de vos déserteurs françois, & leur ai demandé pourquoi ils ne retournoient pas dans leur pays. *Que voulez-vous que nous y fassions*, m'ont-ils répondu; *nous n'avons rien. Quand même le Roi nous accorderoit notre pardon, cela ne suffit pas; il faut vivre; nous ne savons point de métier. Si nous ne trouvions point à gagner notre vie du travail de nos mains, nous serions exposés à mourir de faim, car nous n'oserions mendier notre pain sans courir les risques d'être arrêtés & enfermés dans des maisons-de force. Nous n'avons pas la même chose à craindre en allemagne; nous y trouvons de l'occupation, & l'hiver lorsqu'on ne peut nous en donner, on nous fait la charité. De cette manière nous sommes assurés de ne jamais manquer de pain pour nous, nos femmes & nos enfans, si nous en avons.* Je vous avoue qu'il n'y a pas le mot à répondre à cela. J'ai vu dans la Westphalie quantité  
de

de vos déferteurs qui ont été en France chercher leur pardon, & qui font venus ensuite retrouver leurs familles. Ce font des citoyens perdus pour l'état, & il se trouve parmi eux de très bons fujets. Si votre gouvernement s'étoit occupé des moyens d'affurer un fort à tous ces malheureux, vous auriez rendu un très mauvais fervice à l'Allemagne, qui se peuple journellement de cette partie indigente de votre nation. Parmi ces déferteurs il en est beaucoup qui ont abandonné leurs drapeaux par le mécontentement que leur ont caufé les innovations que vous faites dans votre militaire. Ils aiment mieux fervir d'autres puiffances, quoiqu'ils n'en foient pas mieux traités. *C'est un déshonneur chez nous, difent-ils, de recevoir des coups de bâton. Nous préferons d'être battus ailleurs que dans notre pays.*

Le premier qui a imaginé d'introduire en France la discipline pruffienne, a rendu un mauvais fervice à fa nation. Si notre monarque avoit eu des françois à conduire, il en auroit faifi l'efprit, & il